

## Théâtre du blog

Véronique Hotte  
2 octobre 2017



© Brigitte Enguerand

*Soubresaut*, mise en scène et scénographie de *François Tanguy – Festival d'Automne à Paris*

*Soubresaut* est le nouveau poème théâtral de François Tanguy et du Théâtre du Radeau, un rêve vivant transitoire dans lequel embarque le spectateur pour fouler un espace inouï entre ciel et terre, depuis les hauteurs obscures d'une planche de bois en équilibre, un toboggan où l'on glisse jusqu'à atteindre la ligne horizontale de tables de cantine rassemblées furtivement, avant leur désassemblage programmé.

Rien n'est donné une fois pour toutes, d'un point de vue scénographique : tout bouge ou tremble, à la manière d'une photographie argentique un peu passée par les années. On pourrait judicieusement évoquer les tableaux de maîtres d'où les sujets animés sortiraient de leur cadre de bois pour s'offrir une vie bien vivante à l'extérieur.

Le public assiste fasciné à la composition de fresques successives enrichies qui s'accomplissent à vue, de la même façon qu'elles se décomposent ou déstructurent.

Tout est inconstant, les êtres, seuls, les générations, les époques et les lieux encore.

Restent – échos ou rappels des œuvres d'art dans leur siècle – les récitatifs vocaux issus de de Kafka, Ovide, Dante, Giordano Bruno, Labiche, Peter Weiss, Kierkegaard... , portés par un petit peuple d'acteurs qui s'amuse à surgir soudain puis à s'évanouir. Ombres, pénombres, entre distinction et obscurité, tout se mêle.

Le spectateur semble convié à la Foire à la Brocante et aux Jambons de Chatou, non loin du Théâtre Nanterre-Amandiers. Tout bouge, se déplace et se transforme : cadres de portes, ouvertures de fenêtres, panneaux de bois que l'on fait glisser dans le silence, les lumières éclairent au loin un couloir ou bien le retiennent dans la nuit.

Une mobilité fantomatique atteint les cadres quels qu'il soient – pseudo-codes et conventions – qui laissent advenir toutes les métamorphoses possibles, par-delà les obstacles – tréteaux – que les personnages enjambent régulièrement et sans façon.

Magasin des antiquités, objets hétéroclites, casques de chevalier façon Don Quichotte et vêtements anciens, collerettes blanches et jupons à panier, robes de velours, bouquets de fleurs printanières jusqu'à la tête de sanglier et celle de destrier dont la masse corporelle envahit le tableau pour la contemplation ravie du public.

Dans le lointain et en surélévation, une silhouette semble tenir au-dessus de soi un parasol immense à fond rouge, tableau indien avec éléphant en perspective.

Accumulation, encombrement, désordre et obstacles à franchir et non plus à contourner, la vie se donne – généreuse – dans sa brutalité instinctive et changeante.

Les bribes et élans de musique se succèdent, Bach, Haendel, Kagel ou Rossini...

Les langues s'entrechoquent, comme les siècles, le matériau du Radeau est tissé de mémoire et de passé dont on aurait adouci l'infinie mélancolie – perte et mort.

Onirisme et imaginaire, ombres et spectres, présence des comédiens, la loi est celle du songe libre et de ses matières fuyantes et tenaces, palpables et évanescentes.

Se déploie le temps ineffable et poétique de ce théâtre que l'on porte tous en soi dans les bruissements à peine perceptibles des *Soubresaut(s)* qui font la vie pleine.

Véronique Hotte